

trop tard, le mal était trop enraciné, le courant continu et continuera encore jusqu'à ce que les illusions, l'attrait de l'inconnu aient cessé d'entraîner notre population.

Nous appelons cet instant de tous nos vœux; mais en attendant l'agriculture n'en est pas moins dans une situation fort difficile qui la conduira infailliblement à la ruine si le cultivateur ne sait pas adopter le système de culture le plus convenable à cette situation.

En second lieu nos terres sont pauvres. Des méthodes culturales défectueuses ont fait perdre au sol canadien l'immense richesse qui s'y était accumulé pendant les siècles qui ont précédé le défrichement. Une succession incessante de plantes épuisantes sur les mêmes champs, une culture sans engrais et sans soins ont réussi à anéantir cette immense richesse. Dans les premières années qui suivirent le défrichement, la terre donnait de 25 à 30 minots de blé; puis elle ne donna plus que 20 à 25, puis 15 à 20, et aujourd'hui c'est à peine si nous récoltons 10 à 12 minots de blé par arpent.

Une meilleure connaissance des vrais principes de la science agricole, une étude plus approfondie des besoins des plantes et des exigences de la culture, nous auraient conduits à d'autres résultats. Le cultivateur aurait vu qu'une terre, quelque riche qu'elle puisse être, n'est jamais inépuisable, que chaque récolte lui enlève une certaine partie de sa richesse et qu'il arrive toujours un moment où la mine la plus abondante s'épuise. Il aurait vu encore que certaines récoltes sont beaucoup plus épuisantes que d'autres, que les grains, par exemple, épuisent beaucoup plus un terrain que le foin, que les végétaux récoltés complètement murs enlèvent plus de richesse au sol que ceux que nous récoltons à l'état vert.

Mais ces principes élémentaires, il les a méconnus, on n'en a tenu aucun compte. Il a cultivé sa terre, comme si elle ne devait jamais s'épuiser, il en a sans cesse extrait des récoltes sans jamais rien lui restituer; et, aujourd'hui, elle est devenue tellement pauvre, tellement faible qu'elle paie à peine les frais d'exploitation.

Tout le monde déplore aujourd'hui l'excessive pauvreté de nos terres, surtout dans les vieilles paroisses, partout on reconnaît que l'agriculture est la moins lucrative de toutes industries; mais personne, pas même les plus intéressés, n'a pensé à appliquer un remède efficace à ce mal.

Enfin, en troisième lieu, ces produits de la terre, dont les frais de production sont si élevés, et la quantité si faible, se vendent souvent au-dessous du prix coûtant et encore le vendeur doit-il longtemps attendre le bon vouloir de l'acheteur.

Prenons pour exemple l'avoine qui, dans ces dernières années, a fait l'objet d'un commerce très-important. Le prix moyen de l'avoine ne dépasse jamais 2 chelins et six sous ou 45 centins le minot, du moins dans nos localités. Or, un arpent de terrain ne donne en moyenne qu'environ 20 à 22 minots, le produit en argent ne dépasse donc pas \$9.00 à \$10.00. Eh bien, si le cultivateur tenait compte de tous les travaux, de tous les déboursés qu'il fait pour la production de ces 20 minots d'avoine, il verrait que les dépenses s'élèvent au-delà de \$10.00 par arpent. Nous avons donc raison de dire que la vente du grain en nature se fait au-dessous du prix coûtant. Il n'y a certainement pas un seul marchand, pas un seul manufacturier qui voudrait pourvoir à une telle spéculation; car c'est la ruine inévitable dans un avenir assez rapproché. C'est pourtant une spéculation très-commune chez le cultivateur et cet état de chose n'a pas peu contribué à amener l'infériorité dans laquelle gémit ac-

tuellement l'industrie agricole.

En résumé, la main-d'œuvre est rare et chère, la terre est appauvrie et ses produits en nature se vendent difficilement; voilà dans quelle position difficile se trouve aujourd'hui l'agriculture. Dans ces circonstances, continuer le système de culture suivi jusqu'à présent est une impossibilité, une cause de ruine inévitable.

Changeons donc de système. Puisque la main-d'œuvre est rare, puisque nous ne pouvons empêcher la désertion de nos campagnes, cultivons des plantes qui demandent peu de travaux et surtout celles qui peuvent être cultivées au moyen des outils et des machines perfectionnées inventés dans le but exprès de suppléer au défaut de travailleurs. Puisque la terre est pauvre, donnons un peu de repos à la terre tout en ne la laissant pas improductive, épargnons le plus possible ce qui lui reste de fertilité et cultivons les récoltes qui ne prennent que très-peu de nourriture dans son sein. Parmi les plantes généralement cultivées, il en est un certain nombre douées de l'heureuse propriété de prendre une énorme proportion de leur nourriture dans l'air qui les entoure et de ne pas faire servir du sol que pour y consolider leurs racines. Cultivons donc ces plantes et surtout celles d'entre elles qui peuvent fournir beaucoup de substances propres à enrichir la terre, à l'engraisser et à lui rendre son ancienne fertilité.

Enfin, puisque les produits de la terre, puisque les grains surtout se vendent difficilement, puisque les prix qu'on en offre sont souvent au-dessous du prix coûtant, n'en vendons pas; tâchons plutôt de les transformer en denrées d'une plus haute valeur et d'une vente plus facile. Chose remarquable, depuis que les produits végétaux se vendent si difficilement, les denrées animales sont d'un prix fort élevé; le beurre, le foin, les viandes ont presque doublé de prix sur les marchés des grandes villes. Produisons donc ces dernières substances en aussi grande quantité que possible et nous aurons fait disparaître la troisième cause d'infériorité.

Le changement de système que nous proposons ici d'après les bases que nous venons de faire connaître a déjà été entrepris avec succès par un assez bon nombre de cultivateurs. On a diminué l'étendue consacrée aux céréales, augmenté celle des fourrages et on a pu cultiver la même surface avec quatre fois moins de monde. Les fourrages sont peu épuisants, ils ont fait consommer par le bétail qui en retour a produit beaucoup de fumier et ainsi on a pu enrichir le sol. Ce bétail a en outre produit de la viande, et du lait au moyen duquel on a fait du beurre et du fromage dont la vente est si facile et si avantageuse sur nos marchés.

Ainsi, par le seul fait d'avoir diminué l'étendue en grains et augmenté celle des fourrages, on est sorti du cercle vicieux dans lequel l'industrie agricole tourne depuis tant d'années; on a paré aux inconvénients de la rareté de la main-d'œuvre, enrichi la terre et bien vendu ses produits.

D'ailleurs notre climat se prête admirablement à la culture fourragère; sous ce rapport il peut soutenir la concurrence de nos voisins et même les laisser loin derrière lui. Le Canada a toujours donné d'abondantes récoltes de fourrages et ces récoltes augmentent dans une forte proportion à mesure que l'on connaît mieux les besoins des plantes et que l'on sera plus convaincu de la bienfaisante influence des engrais. Sous le rapport de la production des céréales, les Etats-Unis et surtout les Etats de l'Ouest sont beaucoup plus avantageux; la terre y est plus riche et le climat plus favorable. En outre, la saison des travaux est